5e Année. — N° 18. 20 Septembre 1899.

LE

PROGRÈS SPIRITE

ORGANE DE PROPAGANDE DE LA DOCTRINE SPIRITE

FONDÉE PAR ALLAN KARDEC

RÉDACTEUR EN CHEF : A. LAURENT DE FAGET | SECRÉTAIRE : GABRIEL DOLBAU

Le Journal paraît du 5 au 10 et du 20 au 25 de chaque mois

Souscription pour le Congrès de 1900.

Reçu de Mme Jobin, à Paris	6 fr.
De M. Jobin, à Paris	12 »
De M. et Mme Poulain, à Paris	12 »
De M. Adolphe Boyer, à Paris	12 »
	42 fr.
Listes précédentes	64 »
Total à ce jour	106 fr.

Caisse de secours du « Progrès Spirite ».

Reçu de Mme J., à Paris .... 5 fr. 50

Tous nos remerciements à nos souscripteurs.

RÉFLEXIONS SUR LE SPIRITISME

Les controverses ont leur utilité, leur nécessité même. Certes! nous devons défendre, non dans un esprit d'intolérance et d'orgueil, mais dans l'intérêt de l'humanité en butte à tant de maux, désolée par tant d'erreurs, assombrie par tant de doutes, le patrimoine moral que nous ont légué nos pères, ce patrimoine que les générations précédentes ont fait ce qu'il est pour que nous puissions reposer notre âme sur des convictions nettement acquises.

Nier aujourd'hui, après les découvertes scientifiques de tant d'hommes de génie ou de talent, après Crookes, après Wallace, et surtout après Allan Kardec, la possibilité pour les Êtres d'outre-tombe de se communiquer à nous, n'est-ce pas absolument illogique et même quelque peu enfantin? Dès lors, pourquoi nous émouvoir outre mesure de telle défection qui n'est peut-être pas un recul, mais seulement un arrêt de tel ou tel penseur sur la route qui conduit à la vérité? Pourquoi nous laisser troubler par les incertitudes, les indécisions, les réticences de certaines consciences qu'on aurait crues plus fermes dans leurs convictions spirites? Laissons le temps faire son œuvre, en dépit de toutes les entraves qu'on suscite à notre foi et qui ne servent qu'à la rendre plus éclatante et plus pure.

Si le spiritisme n'existait pas, je me demande ce qui pourrait être mis à sa place. Seraient-ce des dogmes tombés en désuétude ou expirant sous les coups répétés de la raison et de la conscience? Qui le croira possible? Serait-ce un matérialisme incohérent qui nie l'âme parce qu'elle n'est pas en chair et en os? Seraient-ce des doctrines qui, vulgarisant, rapetissant la noble mission de l'homme ici-bas, ne lui accordent guère plus d'initiative et pas plus d'avenir qu'au moindre objet matériel créé par ses mains??

Notre rôle ne se borne pas, Dieu merci! à végéter quelques années sur cette terre de douleurs, pour succomber ensuite, à l'heure où se brise notre machine corporelle. L'âme est. Elle est immortelle. Nous sentons bien que l'espace nous attire, que l'infini nous appelle sans cesse, et que Dieu ouvre à notre âme délivrée les champs sans bornes où elle doit continuer la tâche de son éternelle évolution!

Les leçons de la Nature, où la vie est sans cesse renaissante; les leçons de l'histoire, où les Esprits, hôtes de l'Au-delà, ont marqué mille fois leurs manifestations incontestables, tout nous prouve que l'existence de l'homme ici-bas n'est qu'un anneau de la chaîne sans fin qui relie toutes les créatures au Créateur, à travers une succession de vies qui, seule, peut nous permettre de collaborer au grand œuvre divin.

Le nier, c'est fermer les yeux à la lumière, c'est voiler notre conscience où le vrai se révèle sous les inspirations des bons Esprits; le nier, c'est ne pas comprendre la loi des âmes et des mondes, qui tous gravitent vers l'âme universelle, vers le foyer

central où aboutissent nos aspirations les plus élevées et d'où rayonnent incessamment les forces qui meuvent et dirigent l'univers infini.

Si la vie minuscule de l'homme ici-bas, cette vie qui commence dans un berceau pour aboutir à une tombe, était la seule possible, l'unique, la définitive, après laquelle nous serions jugés par un maître irascible, comme certaines religions l'enseignent, Dieu serait injuste, et c'est dire qu'il n'existerait pas. Et, d'ailleurs, les lois qui régiraient alors le monde moral seraient si mesquines qu'elles ne pourraient donner à personne l'idée d'un Dieu.

D'un autre côté, vivre quelques années, lutter, souffrir, pour disparaître ensuite dans le néant, voilà une conception — celle-ci matérialiste — qui ne peut plus satisfaire personne, aujourd'hui que la science découvre de plus en plus le magnifique panorama des mondes où la vie se révèle, où l'homme certainement habite.

La succession des vies de l'âme sur la terre a pour corollaire, pour complément, cette pluralité des mondes habités, qui fait entrevoir à notre âme un champ merveilleux d'exploration pour ses existences ultérieures.

Mais, déjà, notre étape ici-bas n'est pas sans grandeur; elle fait d'un être d'abord vague, incomplet, inhabile aux spéculations profondes, l'étudiant des vérités éternelles, le voyageur qui marche avec toujours plus d'assurance vers les féeriques contrées de ses rêves, l'Eldorado céleste que son cœur a senti, sa raison prévu, sa conscience admiré par avance. Nous construisons notre âme avec les matériaux divins que nous fournissent chaque jour nos études, nos travaux, nos déboires, nos souffrances, nos luttes, nos devoirs et nos amours. Nous arrachons chaque jour quelque pensée frivole, quelque illusion dangereuse, de notre âme repentante, aguerrie et meilleure; nous faisons le bon travail que nous devons faire pour être capables un jour d'acquérir des vertus plus hautes, de nous élever à des conceptions plus magistrales, de sentir en nous plus vivante et plus douce la présence de la Divinité.

Ame, espère! Ami de la vérité, écoute les voix profondes qui se font entendre en toi, à l'heure de la réflexion et du rêve, quand les étoiles parsèment la voûte des cieux de leur poussière étincelante et que le silence des nuits est propice à ces communications de l'autre monde.

Ces voix, qui résonnent dans ta conscience et dans ton cœur, douces comme des accords célestes, et puissantes aussi, ces voix te disent que la tombe ne recouvre que des corps usés et non des âmes immortelles, que l'espérance est innée au cœur de l'homme parce que Dieu existe, que ses lois nous conduisent, et que l'avenir éternel de l'âme, entrevu par tous les grands apôtres de la vérité, est une réalité aussi indiscutable que la chaleur et la lumière du soleil!

*
* *

Mais il ne suffit pas de croire; il faut encore agir, agir sans cesse, pour développer en nous les qualités en germe et extirper les défauts qui nuisent à notre avancement.

Nul mieux qu'Allan Kardec n'a montré aux âmes de la terre les moyens de bien accomplir cette tâche si belle et si haute dans sa simplicité; nul n'a fait mieux comprendre le devoir dans sa nécessité et sa splendeur. Et c'est pourquoi l'œuvre du maître aimé rayonne exceptionnellement; elle est au-dessus, bien au-dessus des controverses et des argumentations ordinaires; elle est la science sublime du cœur et de l'esprit animés d'un souffle divin; elle est la religion de l'avenir, débarrassée des dogmes faux et des puériles conventions.

C'est que le spiritisme, dont il nous a montré la véritable grandeur, ne consiste pas seulement à faire tourner des tables et à voir apparaître des entités spectrales; il est le flambeau de la foi allumé par la raison.

La plupart des phénomènes physiques du spiritisme n'agissent que superficiellement sur l'homme, n'intéressent le plus souvent que ses yeux; ils sont rarement suffisants pour redresser une âme, la mettre en présence de ses obligations morales et lui tracer la route élevée qu'elle doit suivre.

Les faits spirites sont une force dont nous avons besoin pour convaincre les incrédules les plus invétérés : mais le spiritisme, compris comme Allan Kardec le comprend et l'enseigne, c'est la suprême loi des âmes, contre laquelle ne prévaudront jamais les affirmations des Eglises intolérantes et les négations des sectaires du matérialisme. Le spiritisme est la religion vraie, sans temples et sans autels, sans prêtres payés, sans dogmes implacables. Il épure notre conscience, éclaire et mûrit notre raison, soutient et dirige notre espoir vers les hauteurs célestes où Dieu plane, perpétuellement aimant, éternellement juste et sage. Il nous donne la force de résister aux maux de toutes sortes qui, parfois, accablent l'homme dans son ascension douloureuse vers le vrai, le juste et le beau.

Sois donc béni, ô spiritisme, toi qui nous

consoles, nous rassures, nous fortifies en nous montrant la vraie vie, celle qui ne finit pas, qui se multiplie et s'étend, toujours plus haute, faisant de toutes nos souffrances passées le piédestal de notre élévation future. Sois béni de tous ceux qui souffrent et espèrent; affranchis l'esprit humain de ses préjugés, de ses doutes, de son orgueil; contribue à faire, de notre humanité encore troublée et malheureuse, la grande, la sainte famille unie qui, sous le regard partout présent du maître des mondes, malgré les obstacles, les périls, les déceptions, les haines et les outrages, accomplit sa lente mais inévitable évolution vers l'idéal supérieur que seul, ô spiritisme, tu as su lui faire concevoir et aimer.

A. LAURENT DE FAGET.

LA BIENFAISANCE

(*Suite*) (1)

Mes chers amis, chaque jour j'en entends parmi vous qui disent : « Je suis pauvre, je ne puis pas faire la charité ; » et chaque jour je vous vois manquer d'indulgence pour vos semblables ; vous ne leur pardonnez rien, et vous vous érigez en juges souvent sévères, sans vous demander si vous seriez satisfaits qu'on en fît autant à votre égard. L'indulgence n'est-elle pas aussi de la charité ? Vous qui ne pouvez faire que la charité indulgente, faites-la au moins, mais faites-la grandement. Pour ce qui est de la charité matérielle, je veux vous raconter une histoire de l'autre monde.

Deux hommes venaient de mourir. Dieu avait dit : Tant que ces deux hommes vivront, on mettra dans un sac chacune de leurs bonnes actions, et à leur mort on pèsera ces sacs. Quand ces deux hommes arrivèrent à leur dernière heure, Dieu se fit apporter les deux sacs ; l'un était gros, grand, bien bourré, il résonnait le métal qui le remplissait ; l'autre était tout petit et si mince qu'on voyait, à travers, les rares sous qu'il contenait ; et chacun de ces hommes reconnut son sac. Voici le mien, dit le premier ; je le reconnais ; j'ai été riche et j'ai beaucoup donné. Voici le mien, dit l'autre ; j'ai toujours été pauvre, hélas ! je n'avais presque rien à partager. Mais, ô surprise ! les deux sacs mis dans la balance, le plus gros devint léger, et le petit s'alourdit, si bien qu'il emporta de beaucoup l'autre côté de la balance. Alors Dieu dit au riche : Tu as beaucoup donné, c'est vrai, mais par ostentation et pour voir ton nom figurer à tous les temples de l'orgueil ; et, de plus, en donnant, tu ne t'es privé de rien ; va à gauche et sois satisfait que l'aumône te soit comptée encore pour quelque petite chose. Puis il dit au pauvre : Tu as bien peu donné, toi, mon ami ; mais chacun des sous qui sont dans cette balance représente une privation pour toi ; si tu n'as pas fait l'aumône, tu as fait la charité et, ce qu'il y a de mieux, tu as fait la charité naturellement, sans penser qu'on t'en tiendrait compte ; tu as été indulgent ; tu n'as pas jugé ton semblable, tu l'as au contraire excusé dans toutes ses actions : passe à droite et va recevoir ta récompense.

Un Esprit protecteur, Lyon, 1861.

(Extrait de l'*Evangile selon le Spiritisme*, par ALLAN KARDEC, pages 200 et 201.)

(1) Voir le numéro 17.

PENSÉES SPIRITES

Extraites du livre : Méditations sur la Mort et l'Eternité, fort in-8°, publié avec la permission de S. M. la reine Victoria et traduit de l'anglais par CHARLES BERNARD DEROSNE (1).

(*Suite.*)

. . . .

Dieu a voulu la mort de celui que j'ai tant pleuré (2) ; il était mûr pour un monde meilleur. Avant que j'eusse respiré pour la première fois, avant que l'être cher que j'ai perdu fût né, Dieu avait fixé sa dernière heure ; le germe de sa destinée a commencé à se développer dès le premier moment où ses yeux ont vu la lumière du jour ; dès ce moment, les accidents prédéterminés de sa vie ont commencé à exercer leur influence. Il souriait encore, d'un sourire calme et serein, au milieu des siens, quand l'agonie a commencé et que l'ange de la mort a étendu ses ailes au-dessus de sa tête. Son trépas et l'heure même à laquelle il a eu lieu ont été la suite nécessaire d'un instant écoulé depuis longtemps et ignoré de lui. Toute l'habileté des médecins, tous mes soins n'auraient pu prolonger sa vie d'une minute ; il fallait que cette brillante lumière s'éteignît.

. . . .

Tu te réjouis aujourd'hui dans un état plus parfait et dans un monde meilleur. Pendant que coulent mes larmes, tu es ravi sans doute dans une béatitude nouvelle ; pendant que mes lèvres tremblantes bé-

(1) Voir le numéro précédent.
(2) Le Prince Albert de Saxe-Cobourg-Gotha (Prince Consort).

gaient le nom que tu portais sur la terre, tu espères sans doute ma venue prochaine dans une joyeuse attente. O Esprit entré dans le séjour de gloire, l'amour de Dieu t'a peut-être départi un bonheur que dans mon état mortel je suis incapable de concevoir! Tu me vois dans mon affliction et mon isolement; tu m'aimes; tu veilles sur moi; tu me guides. Peut-être es-tu un des anges gardiens envoyés par le Seigneur pour me préserver?

. . . .

O Eternité, mon espérance et ma consolation, toi qui m'as été révélée par le Christ, tu me réserves tous les trésors de joie que j'ai perdus ici-bas! Pourquoi tremblerais-je devant toi? C'est vers toi que le vent d'orage emporte les douces fleurs qu'il arrache à la couronne de mes jouissances. Pourquoi donc trembler à ta pensée? C'est en toi seulement que je puis retrouver ce que j'ai perdu sur la terre et ce que j'y laisserai derrière moi quand, à mon tour, je serai appelée dans un autre monde. Quelle douce et ravissante émotion me cause la pensée de retrouver ce que j'ai perdu! Quelle espérance de revoir dans l'éternité ceux que j'ai connus et aimés sur la terre! O mes chers et bien-aimés parents, tendres amis de mon enfance, vous qui teniez à mon cœur par les liens du sang et de l'affection, vous que mes larmes et mon muet désespoir ne sauraient rappeler à la vie, vous qui m'avez quittée si douloureusement pour passer dans une meilleure existence, *je vous retrouverai, je vous reverrai!*

. . . .

Le Christ nous a sauvés de la mort en nous montrant le chemin de la vie, en nous indiquant notre haute destinée, en nous apprenant à connaître notre dignité, en nous fournissant le moyen le plus sûr d'atteindre la perfection, c'est-à-dire en nous édifiant par son exemple et en nous prescrivant de faire abnégation de nous-mêmes, de renoncer à nos désirs coupables, et de le suivre. C'est pourquoi, usant de langage allégorique, il a dit qu'il était le chemin de notre vie.

. . . .

Bien des erreurs ont prévalu depuis le commencement du monde, mais elles disparaissent progressivement à mesure que les hommes apprennent à connaître la vérité. *Aucune erreur ne peut durer éternellement, tandis que d'un autre côté, depuis le commencement du monde, aucune vérité n'a péri.*

. . . .

La vie peut être comparée à un réseau sans solution de continuité. Les relations particulières de certaines parties peuvent cesser, mais les substances ou les forces mêmes ne peuvent jamais cesser d'être, pas plus que les variations continuelles des relations, c'est-à-dire la vie. Ce qui est pour nous un commencement et une fin, comme la floraison et le dépérissement, le matin et le soir, ce que nous appelons la naissance et la mort, la jeunesse et la vieillesse, n'est que le changement des relations des choses dans l'univers, ou la vie de la création. Ce que nous appelons la mort est donc en soi la confirmation de la vie, un acte de vie, la vie même.

. . . .

Comme en automne la force vitale abandonne la plante flétrie, de même, après la mort, la partie spirituelle de mon être abandonne la partie terrestre. Cette partie intime de moi-même, que je considère comme mon moi réel, et qui est capable de concevoir Dieu, entre en combinaison avec d'autres substances et d'autres choses dans le fécond univers. Mais mon corps, qui retourne à la poussière, continue aussi de demeurer dans l'univers de Dieu et subit aussi de nouvelles combinaisons. Et moi, qui ai conscience de Dieu, moi, esprit capable de le concevoir, de le percevoir, moi aussi, comme la poussière de mon corps, je durerai toute l'éternité.

. . . .

Heureux sont les morts qui meurent dans le Seigneur, car leurs œuvres les suivent! Elles les suivent, car, dans le grand enchaînement des choses, il ne manque aucun anneau, il n'y a aucune interruption; une chose procède d'une autre, dans les plus grandes comme dans les plus petites, dans le monde moral et spirituel comme dans le monde matériel. Que tu t'élèves ou que tu tombes, tu prends la place que tu t'es préparée; rien de ce qui est fait ne peut être défait: tes œuvres te suivent!

. . . .

La vertu n'est que la perfection de l'esprit, son développement complet, sa maturité par rapport à sa destinée dans l'univers. Le pécheur mourant est donc un fruit qui, sans avoir mûri, pourrit au grand arbre de la vie. La vertu ou la perfection de la vie n'est toutefois rien de moins que son affranchissement par lui-même des entraves de la nature terrestre dans laquelle il est enveloppé, son émancipation des instincts animaux, le droit de se diriger lui-même selon les lois éternelles de justice et d'obéissance à Dieu, qui lui sont propres; son élévation de la nature animale à la nature

angélique. La vertu est l'exaltation de l'esprit jusqu'à la gloire.

. . . .

La mort est quelquefois appelée métaphoriquement la sœur du sommeil; elle l'est en effet. Le sommeil est le retrait de l'âme et de l'esprit en eux-mêmes, un isolement, pour ainsi dire, des parties étrangères et grossières du corps. La même chose a lieu lors de la mort. Cependant, pendant le sommeil, les membres extérieurs de la chair, quoique abandonnés par l'essence la plus noble de notre être, continuent à être animés de la vie végétative; l'homme est insensible; mais le sang circule encore dans ses veines; les poumons respirent encore; tout ce qui est essentiel à la prolongation de sa vie végétative est en pleine activité, de même que dans la fleur ou l'arbre inanimés. Cette retraite de la partie spirituelle de l'homme, à des intervalles réguliers, semble être nécessaire à la conservation de la partie terrestre qui, autrement, s'userait en quelque sorte par un emploi continuel et deviendrait moins utile comme instrument de l'esprit.

. . . .

C'est l'âme et non le corps qui est l'organe de la sensibilité; l'âme est donc le véritable corps de l'esprit, et le corps n'en est que la charpente, l'enveloppe et la couverture extérieure. Or, comme des expériences et des faits nombreux nous ont appris que l'esprit ne cesse jamais d'être actif et d'avoir conscience de lui-même; comme nous savons que, lorsque nous sommes plongés dans une profonde méditation, l'esprit peut perdre la connaissance du corps qui l'enveloppe et de toutes les circonstances extérieures; que, dans certaines maladies, il est capable d'agir sur les membres du corps; que, comme dans les cas de somnambulisme, il est capable de se passer entièrement de l'aide des sens corporels, il n'est pas difficile de concevoir comment l'esprit immortel, même après avoir complètement dépouillé la grossière enveloppe de son corps périssable, peut conserver la conscience de lui-même et le sentiment de son identité, quoiqu'il ne puisse se manifester par l'entremise du corps à ceux qui vivent encore en chair et en os! Nous sommes ainsi à même de concevoir le corps *spirituel* dont parle saint Paul; l'incorruptibilité qui s'élève de la corruption; la faiblesse qui s'évanouit ou est semée dans le tombeau, puis se transforme en force et s'élance vers le ciel, lorsqu'elle est mûre pour une vie meilleure. (*Corinthiens,* XV, 43.) Telle est la glorification qui nous est réservée après la mort; telle est la résurrection spirituelle.

PREUVES INDISCUTABLES
DE L'IDENTITÉ DE TROIS ESPRITS
(*Suite*) (1)

Deuxième fait. — M. Honoré Chavée, anthropologiste et linguiste éminent, auteur d'un livre remarquable admiré par tous les savants du monde : « La Lexicologie indo-européenne », et aux leçons de qui se forma la science d'Hovelacque en linguistique, fut un des premiers conférenciers qui, en même temps que C. Flammarion, Louis Jacolliot, Sarcey, Maria Deraisme, etc., se firent entendre à la salle des conférences du boulevard des Capucines, alors que Yves Henry, dont je fus le médecin et l'ami, en était directeur.

C'est en assistant à ces conférences que je fis sa connaissance et que je nouai avec lui des relations suivies et amicales qui durèrent jusqu'à sa mort.

M. Chavée croyait aux vies successives, mais il n'admettait pas la possibilité pour l'Esprit de se communiquer à nous. Pour expliquer les communications obtenues et le rôle des médiums (et il pensait surtout aux médiums de tables, aux médiums écrivains et aux auditifs), il avait imaginé une théorie très originale, équivalente à celle qui repose sur la suggestion mentale et l'extériorisation de la pensée des assistants.

Mme Chavée avait obtenu par la médiumnité de Mme Rodière une communication qui me parut exprimer les idées que son mari devait avoir depuis son retour à la vie de l'espace.

Etant allé, quelques jours plus tard, chez une de mes clientes, Mme D..., qui gardait le lit, et ayant été introduit dans sa chambre, dans laquelle se trouvaient assises autour d'une table placée à côté de son lit deux personnes de ses amies, Mlle G... et Mme V..., sa gouvernante, toutes deux médiums et faisant, en ce moment, des expériences de spiritisme, l'idée me vint aussitôt de profiter de l'occasion pour évoquer l'Esprit de M. Chavée et lui demander s'il voulait confirmer la communication dont je viens de parler. C'était simple curiosité de ma part, et je ne pensais pas à autre chose.

La table ayant répondu affirmativement, Mme D..., assise dans son lit, recueillit les lettres données par les soulèvements du meuble, et les lettres formèrent la communication ci-après : « Je renouvelle ma profession de foi pour qu'elle serve à nos amis, surtout à ceux qui désirent s'éclairer. »

Après la dernière lettre, la table s'étant

(1) Voir notre numéro du 5 courant.

arrêtée, nous demandâmes si la communication était terminée, et, la réponse reçue ayant été affirmative, Mme D... écrivit au bas le nom de l'Esprit avec cette orthographe : *Chavet,* orthographe qu'elle croyait être la vraie.

Elle avait à peine fini, que la table, sur laquelle nos mains étaient encore appuyées, se remit en marche et dicta ces mots : « Ce n'est pas comme cela que s'écrit mon nom. »

Or, pendant que Mme D... avait tenu le crayon, j'étais placé à 2 mètres environ d'elle, au niveau de ses pieds, et, l'eussé-je voulu, il m'eût été absolument impossible de voir ce qu'elle avait écrit. Il en était de même des autres personnes ayant les mains à la table et qui étaient, en plus, ignorantes de la véritable orthographe du nom de l'Esprit que j'avais appelé.

Donc, aucun de nous ne pouvait savoir que le nom écrit avait été mal orthographié lorsque la table s'était mise en mouvement pour signaler l'erreur.

Par conséquent, le médium n'avait pu être averti de l'erreur commise par un rayonnement de pensée des personnes présentes et, par conséquent, agir sur la table comme elle l'a fait sous la direction consciente ou non consciente de ceux qui l'entouraient.

Je dois faire remarquer que le grand linguiste Honoré Chavée ne pouvait supporter, de son vivant, qu'on écrivît mal son nom ou qu'on changeât son prénom. Sa veuve, à qui j'avais montré la communication dont il s'agit et l'observation de son auteur, s'écria aussitôt : « Ah ! cette observation le peint bien ! Figurez-vous qu'un de ses compatriotes et amis (M. Chavée était originaire de Namur) ayant parlé de ses travaux en termes très élogieux dans une conférence donnée à Bruxelles, les journaux de cette ville en donnèrent le compte rendu en faisant précéder son nom du prénom d'Henri. Il fut tellement irrité de ce changement qu'à peine avait-il lu le journal belge qui lui était arrivé qu'il se plaignait par un long télégramme de cette substitution involontaire, sans vouloir attendre jusqu'au soir pour faire par lettre sa réclamation. »

Il y a là une preuve de plus de l'identité de cet Esprit. C'est grâce à la conservation par delà le tombeau de ce côté original de son caractère que l'Esprit dont nous nous occupons a voulu, sans le moindre retard, signaler l'erreur commise par Mme D..., et qu'ainsi nous avons eu, en quelque sorte par hasard, une preuve des plus évidentes et d'une valeur indiscutable de l'identité de cet Esprit. Mais je suis porté à croire que, tout en obéissant à ce besoin de son caractère qui le portait, sur la terre, à ne pouvoir supporter d'être confondu, ne fût-ce qu'un instant, avec un homonyme quel qu'il fût, il a profité avec joie et empressement de l'occasion qui s'est offerte à lui de nous donner une rare preuve de l'identité d'un Esprit.

(*A suivre.*) Dr Chazarain.

TRAITS REMARQUABLES

de l'instinct des animaux et considérations sur la survie dans le règne animal.

(*Suite.*)

La Justice divine demande absolument aussi que tous les êtres appelés à la vie aient également part à une vie ultérieure et soient appelés à un plus haut degré de perfectionnement. Une telle vue ne nous semble pas contraire à l'esprit de la religion chrétienne, mais plutôt en concordance avec lui, et on la trouve confirmée dans un passage du Nouveau Testament :

Paul, le savant docteur juif, et en même temps apôtre de la nouvelle doctrine, écrit dans sa *première Epître aux Romains*, ch. VIII, v. 19 à 23, ces pensées incomparables : « Car les créatures attendent avec « grand désir la manifestation des enfants « de Dieu, parce qu'elles sont assujetties à « la vanité, et elles ne le sont pas volontairement, mais à cause de celui qui les y « a assujetties, avec espérance d'être délivrées aussi elles-mêmes de cet asservissement à la corruption pour participer à la « glorieuse liberté des enfants de Dieu. « Car nous savons que *jusqu'à maintenant « toutes les créatures soupirent et sont « comme dans le travail de l'enfantement* : « *et non seulement elles-mêmes, mais nous « encore, qui possédons les prémices de « l'esprit, nous soupirons et nous gémissons « en nous-mêmes, attendant l'effet de « l'adoption divine, la rédemption et la « délivrance de nos corps.* »

Comme un doux cantique chanté au plus haut des cieux, retentit cette promesse de la miséricorde divine par tout l'univers, éveillant un écho même dans la nature inanimée, comme le premier rayon du soleil dans les colonnes de Memphis !

Car, où l'on célèbre une fête, la maison est ornée, et non seulement les personnes de qualité et les convives revêtent leurs cos-

tumes des jours de fêtes et se réjouissent durant ce temps de solennité, mais encore les serviteurs de la maison sont parés de vêtements faits pour eux et prennent part à l'allégresse générale.

Combien nous paraissent ici clairs et non équivoques certains passages de l'Ecriture sainte ! Aussi nous n'aurons garde d'oublier de citer ici l'excellente interprétation que le pasteur Rôntsch a donnée de ce passage de l'*Epître aux Romains* (*Bible populaire* publiée par R. Grau) : « O créatures qui soupirez et désirez ardemment après un meilleur destin, n'est-ce pas qu'il n'est pas vrai ce mot du poète, que la terre est parfaite partout où l'homme n'exerce pas ses tourments ? » Cette observation de la nature n'est que superficielle. Combien plutôt est juste ce vers d'un poète :

« Tout pleure, aussi loin que s'étend la « clarté des paisibles étoiles par toute la « nature, etc. »

Cette strophe, poétique paraphrase de la sentence de l'apôtre, trouve un écho dans toutes les natures affectueuses et compatissantes.

L'Ecriture sainte nous donne l'explication de ces faits douloureux et que nous déplorons.

L'homme, comme maître de la création, l'a attirée à lui, elle est devenue assujettie au néant. La créature n'est plus cette créature primitive telle que Dieu l'avait créée et de laquelle il dit au commencement qu'elle *était bonne*. Cet assujettissement au néant fut, il est vrai, involontaire de la part de la créature, mais ordonné par Dieu qui en même temps lui donna l'espérance de sa délivrance et de sa transformation. Et cette transformation de la créature qui, sans participation à la faute de l'homme, en porte néanmoins la malédiction, ne serait de la part de Dieu qu'un acte de justice.

C'est cette idée qu'a développée avec persuasion le pasteur américain *Théodore Parker* dans les termes suivants :

« Je ne vois pas bien comment ce but « désirable, le bien-être final de toutes les « créatures, peut être atteint, si toutes ne « sont pas d'une essence immortelle et ne « reçoivent pas dans une autre vie une « rémunération. Je sais que la plupart des « hommes regardent comme une impiété, « sinon comme une folie, cette prétention « à l'essence immortelle de l'animal ; mais, « si je n'accepte cette théorie, je ne puis « justifier les voies de la Divinité à l'égard du « bœuf, ni du cheval, par exemple, et cette « idée de l'immortalité de toute créature, « en harmonie avec l'analogie de la nature, « me paraît sensée et bienveillante autant « que belle. »

Et beaucoup de motifs en faveur de l'immortalité de l'âme humaine ne pourraient-ils aussi être invoqués pour l'abeille et l'éléphant ? L'argument tiré de la conscience de sa propre existence, de la notion du moi, ne saurait trouver sa place ici, car l'homme ne sait rien de cette notion du moi chez l'animal. Je n'ai jamais entendu formuler que deux raisons contraires à cette idée de la survie chez l'animal : l'une dérive de l'égoïsme de l'homme, qui se plaît à rapporter tout à lui, et l'autre de la façon dont nous nous représentons d'ordinaire la Divinité, à laquelle on n'a pas craint de prêter les plus basses des passions humaines, et qui aurait créé le ciel étroit et l'enfer immense !

Ces deux raisons peuvent-elles bien être regardées comme d'un grand poids et d'une grande valeur ?

Traduit de l'allemand de Gertrüde comtesse Bülow von Dennewitz.

(*A suivre.*) (PSYCHÉ.)

ECHOS ET NOUVELLES

UNE MAISON HANTÉE.

La narration suivante d'expériences personnelles dans une maison hantée est fournie par un témoin à l'égard de qui nous avons reçu, de ceux qui le connaissent bien, l'assurance qu'il est de la plus haute intégrité et que son rapport peut être accepté en toute confiance, comme scrupuleusement exact dans tous ses détails :

« J'ai loué, dit-il, une maison dans E... Street, Hobart-Town, Tasmania, dans les premiers jours de juin dernier, avec mes quatre enfants, savoir : une fillette de près de quatorze ans et trois garçons âgés respectivement de dix, huit et cinq ans. Ma femme était morte un an auparavant, mais je ne gardai aucune femme de charge ni servante. Immédiatement après notre installation dans la maison, ma fille et les petits garçons commencèrent à remarquer des bruits de coups frappés après s'être mis au lit. Ceux-ci étaient parfois très forts et semblaient retentir sur les murs et au plafond des chambres. Les coups frappés se produisaient souvent aussi sur l'oreiller de ma fille et au pied du lit. Nous pensâmes d'abord que ce pouvaient être des rats, quoique les sons ne fussent pas semblables à ceux que pourrait produire un rat, mais les développements

qui suivirent nous forcèrent à abandonner cette idée. Je souffrais d'une grande surdité, et les sons ne m'étaient pas perceptibles; mais je sentais toutefois, autour de mon lit, des vibrations dont je ne pouvais me rendre compte. Lorsque je commençais à m'endormir, j'entendais généralement le bruit d'un gémissement vraiment effrayant, qui me réveillait. Je supposai d'abord que c'était un cauchemar et que les sons pouvaient être produits par moi-même; mais je n'avais jamais, à ma connaissance antérieure, entendu de pareils bruits, et le petit garçon qui dormait avec moi disait que les sons venaient du coin de la chambre et qu'il ne m'entendait jamais faire le moindre bruit. L'enfant était trop jeune pour qu'on s'en rapportât entièrement à lui, et j'eus à mettre cette partie de l'incident en connexion avec le reste des expériences. Souvent un coup s'entendait devant la porte de la rue, mais lorsqu'on y allait on ne voyait personne, et la porte grillée était hermétiquement fermée. Parfois, on frappait aussi à la fenêtre, mais rien ne se voyait qui pût en rendre compte.

Un soir, pendant que ces coups se faisaient entendre à une fenêtre, je pensai (*mais je ne le dis pas tout haut*) : « En supposant que ce soit un Esprit, je lui demande de frapper trois fois. » Mon petit garçon de huit ans s'écria tout à coup : « Ecoutez, on a frappé trois coups! » Je pouvais seul en arriver à une conclusion à propos de la chose, et à dire vrai, je ne me sentais pas très à l'aise à l'idée d'avoir mes pensées interprétées de cette manière par d'invisibles agents.

A ce moment, mes enfants s'effrayèrent, car d'autres enfants, appartenant à mon voisin, leur dirent que les coups se rapportaient à une histoire de meurtre, un homme ayant tué sa femme et s'étant ensuite suicidé pour éviter d'être arrêté. Je découvris ensuite que ce meurtre avait été commis dans la maison de notre voisin, maison faisant partie de la même propriété et qui était sujette aussi à de semblables visites. Une circonstance curieuse arriva. Etant convaincu des faits spiritualistes, je pouvais conclure que les phénomènes que nous expérimentions étaient produits par le malheureux Esprit lié encore à son corps et que les impressions de sons gémissants, produites sur moi pendant que j'étais endormi, ne pouvaient émaner que de quelque être accablé de remords, car ils étaient en effet absolument épouvantables. En ce temps, mes moyens ne me permettaient pas de prendre une nouvelle maison, mais les enfants s'effrayaient de plus en plus. Pour moi, je ressentais plutôt de la commisération pour ce misérable coupable, et j'élevai mon esprit pour essayer si un fervent appel à l'Être suprême aurait de l'effet dans ce cas. Les enfants ne savaient rien de ce que j'avais pensé ou fait, mais depuis ce temps-là pas un son ne fut entendu dans la maison pendant près de deux mois. D'abord, je pensai que j'avais fait un bon tour à l'Esprit; mais je découvris bientôt que c'était seulement nous qui récoltions ce profit, car les voisins, d'après leur rapport, avaient une augmentation de bruits.

La dernière semaine, toutefois, les phénomènes augmentèrent de force, et, la dernière nuit, il me fut réservé quelques faits totalement inattendus. Je venais d'éteindre ma lumière, lorsque je reçus une tape sur la plante d'un de mes pieds, puis une seconde et une troisième. Je pensai : « Vous êtes occupé cette nuit, cher Esprit », mais je ne me sentis pas alarmé, et je retirai seulement mon pied. Mon coude était hors de la couverture du lit, et immédiatement il reçut une violente tape. Puis *tap, tap, tap,* se fit sentir autour de mon oreiller; le lit sembla être saisi par quelqu'un et violemment secoué. Après cela, la manifestation se résuma en un fort et monotone frappement sur le sommier, dont je pouvais distinctement sentir la vibration. J'étais entièrement convaincu que personne autre que l'enfant endormi près de moi n'était dans la chambre et qu'il n'existait aucun trou qui aurait permis à un rat d'entrer, même si une semblable petite bête pouvait avoir produit ces sons. Je commençai bientôt à m'assoupir, mais une terrifiante influence semblait être jetée sur moi, et la figure d'un être, petit homme au regard louche, parut s'appuyer sur la boiserie du pied du lit. Le sang sembla se glacer dans mes veines, mais je me relevai vivement et allai à la cuisine me procurer de la lumière que je gardai toute la nuit, car je ne pouvais en supporter davantage. En quittant la maison le jour suivant, je félicitai ironiquement mon voisin, qui n'était qu'un pauvre homme illettré, sur l'aimable compagnie que je lui laissais. Il parut assez contrarié et remarqua : « Ah! il ne vaut pas cher, n'est-ce pas? » Il continua à me conter l'histoire du meurtre et dit qu'il était obligé de s'en aller de la même maison en raison des horribles bruits qu'on y entendait. Toute cette affaire fit sur moi une grande impression, et je n'ai aucun doute que l'endroit ne soit réellement hanté.

(Traduit du *Light.*)

Le Gérant : A. Boyer. PARIS. — IMP. CH. BLOT, 7, RUE BLEUE.